

CINÉMA | à l'affiche



# L'actrice qui défie l'Iran

C'était l'Elizabeth Taylor du pays. Golshifteh Farahani, héroïne de « Syngué Sabour », le prochain film d'Atiq Rahimi, est désormais indésirable en Iran.

**SYNGUÉ SABOUR - PIERRE DE PATIENCE**, d'Atiq Rahimi

EN BONNE INSOUMISE, elle a adopté la phrase de Brecht : « Celui qui combat peut perdre, mais celui qui ne combat pas a déjà perdu. » Née dans la psalmodie des slogans, cinq ans après l'instauration de la République islamique, Golshifteh Farahani a dû quitter son pays. En 2008, malgré l'embargo américain qui interdit toute transaction avec le régime des mollahs, la comédienne persane tourne, grâce à une mesure dite « d'exception culturelle », « Mensonges d'Etat », de Ridley Scott. Mais elle commet un crime : elle se présente sur les tapis rouges hollywoodiens sans foulard. « Shirin Ebadi, prix Nobel de la paix, ne le porte pas non plus à l'étranger, objecte-t-elle. Le film étant américain, je n'avais pas à respecter la loi iranienne. » Elle s'apprête à rejoindre le plateau d'un long-métrage de Mike Newell, quand la police l'interpelle à l'aéroport de Téhéran et lui confisque son passeport : sept mois d'interrogatoires au ministère de la Culture et de la Guidance islamique. Elle décroche l'autorisation de travailler avec Asghar Farhadi sur « A propos d'Elly » : « Un cauchemar absolu, insiste-t-elle, le réalisateur recevait en rafales le SMS suivant : "Vire ton actrice." Au Festival de Berlin, il ne m'adressait plus la parole. J'étais devenue une menace. »

En exil à Paris, où cette nomade vit désormais chez le scénariste Jean-Claude Carrière et sa femme, Nahal Tajadod, Golshifteh Farahani reprend les armes. Si, pendant la révolution verte, l'actrice chante deux rengaines en soutien aux manifestants « pour ne pas avoir à faire de déclarations », elle pose aussi avec les autres jeunes espoirs des César 2012 devant l'objectif de Jean-Baptiste Mondino. A dessein, elle dissimule à peine son torse nu : la Toile s'enflamme (des millions de clics en quarante-huit heures). « Syngué Sabour - Pierre de Patience », second long-métrage d'Atiq Rahimi (sortie le

20 février), devrait encore accentuer son odeur de soufre. Elle y interprète une Afghane qui veille son mari, héros de guerre dans le coma, et lui chuchote à l'oreille une palanquée de secrets inavouables liés à sa sexualité. « Cette femme use de cet homme pour se libérer et j'ai usé du rôle pour me libérer, moi, analyse-t-elle. Gouverné par l'invisible, l'Iran vous apprend à mentir. Sur nos parents (les miens sont artistes, donc dans l'opposition), sur notre consommation d'alcool, sur nos lectures. Nous nous méfions des profs, des flics, de notre propre famille, même. Prendre la parole impose de n'irriter personne, ni les gardiens de la révolution, ni les paysans, ni les classes moyennes. » Elle a tourné « Syngué Sabour » au Maroc sans obtenir le droit de se rendre en Afghanistan : les assurances se faisaient tirer l'oreille.

Anatomie d'une rebelle : adolescente, un malade lui vitriole la main dans la rue. Elle se rase la tête pour avoir l'air d'un garçon. Golshifteh Farahani, 22 films iraniens « regardables » au compteur, débute à 14 ans

### REPÈRES

- 1983. Naissance à Téhéran.
- 2006. « M comme Mère », de R. Mollagholl.
- 2008. « Mensonges d'Etat », de R. Scott.
- 2009. « A propos d'Elly », d'A. Farhadi.
- 2011. « Si tu meurs, je te tue », d'H. Saleem ; « Poulet aux prunes », de M. Satrapi.

Golshifteh Farahani, aujourd'hui en exil à Paris.

avec un ami de son père, Darius Mehrjui (connu pour « la Vache », apprécié de l'ayatollah Khomeiny) : « Quand le cinéma ressemble à ça, alors, il est licite », décréta-t-il) : son personnage, presque prémonitoire, se prend pour Jeanne d'Arc. Elle apprend à jouer au poker sur les genoux du chef opérateur. « M comme Mère », mélo de Rasool Mollagholl sur une femme enceinte gazée par les Irakiens, la propulse « mère de la patrie » : « Les Iraniens se jetaient dans mes bras », se souvient Golshifteh Farahani. Mais le gouvernement étouffe les artistes qui, à la mention « profession », se retrouvent affublés de la mention dénigrante : rien. « Mon père, sympathisant gauchiste, a cessé de me parler lors mon premier tournage, dit-elle. Lorsque j'ai quitté l'Iran, il n'a pas compris : je pouvais faire les films de mon choix, gagner de l'argent. Après l'affaire des César, il a interrompu sa pièce, aphone. Mais aujourd'hui, il me soutient : "Si tu brûles, dit-il en substance, nous brûlerons tous avec toi." »

SOPHIE GRASSIN

